

René KAES

**Mémoire historique
et usage de l'histoire
chez les ouvriers français**

Extrait de

LE MOUVEMENT SOCIAL

N° 61 - Octobre-Décembre 1967

LES ÉDITIONS OUVRIÈRES

12, Avenue Sœur-Rosalie, PARIS (13^e)

C.C.P. 1300-14

Abonnement annuel : 20 F. pour la France

— — : 25 F. pour l'étranger

Mémoire historique et usage de l'histoire chez les ouvriers français

par René KAES

Voici un centenaire : celui de l'Exposition universelle de Paris en 1867, qui entendit et débattit, en septembre de la même année et en février de la suivante, les rapports de la commission ouvrière sur la question scolaire : l'enseignement de l'histoire y fut longuement discuté, et l'idée émise en 1843 par Chapuis-Montlaville de rédiger une histoire objective, moderne et populaire pour la diffuser dans les masses, l'idée d'un Plutarque moderne que Lamartine et l'ouvrier Benoit commentèrent avec tant de passion fut reprise par la délégation des ferblantiers, animée par Léon Barbier.

Georges Duveau, dans son attachant ouvrage consacré à la pensée ouvrière sur l'éducation pendant la seconde République et le second Empire [1], rapporte ces extraits de leur memorandum : « Si, au lieu de fatiguer l'esprit de l'enfant par une étude continue de morale religieuse, on leur en enseignait beaucoup moins, ils y apporteraient plus d'attention et la retiendraient mieux. Puis on pourrait leur donner une histoire des hommes *utiles*, une sorte de Plutarque moderne approprié à leur jeune intelligence ; ils y puiseraient de salutaires préceptes de morale en même temps que d'utiles enseignements sur les connaissances de la vie... » Une histoire utile, morale, actuelle, opposée à la fois aux récits des fables et de la mythologie et à l'histoire de la vieille Europe monarchique, voilà ce que demandent les délégations ouvrières de 1867. Duveau cite de nombreux témoignages plaidant pour que « l'enfant, aussi bien dans le domaine de l'art que dans celui de l'histoire, étudie les faits de la vie moderne... traduisant la réalité » (p. 185). Aubry dans son programme de l'école primaire réserve une large place à un enseignement de l'histoire qui serve à d'utiles leçons de morale, à condition que les événements du passé soient présentés « avec toute l'indépendance de gens qui n'ont nul intérêt à voiler la vérité ».

Fribourg, Gaillard, Barbier et les ferblantiers demandent que l'on enseigne « l'histoire des peuples plutôt que celle des Rois », « la vie de ceux qui se sont dévoués à la cause de l'affranchissement des travailleurs ». Gaillard aura cette formule, écho d'une autre non

moins célèbre (1) : « Nous demandons que le catéchisme soit remplacé par l'histoire philosophique des peuples. » Requête et projets de moralistes, réclamant de l'histoire une utilité ordonnée à l'actuel et à l'action émancipatrice, contre la fabulation et le mythe, contre la curiosité vaniteuse pourfendue par tant de moralistes, et que M. Marrou, dans son essai sur la connaissance historique [2], replace dans la tradition des saint Augustin, Descartes et Bossuet, qui écrit : « ... cette insatiable avidité de savoir l'histoire !... Si c'est pour en tirer quelque exemple utile à la vie humaine, à la bonne heure !... mais si c'est, comme on le remarque dans la plupart des curieux, pour se repaître l'imagination de ces vains objets, qu'y a-t-il de plus inutile que de se tant arrêter à ce qui n'est plus... » (2).

Connaitre l'intérêt des ouvriers d'aujourd'hui pour l'histoire, l'usage qu'ils en font et souhaitent en faire dans leurs représentations de l'école et de la culture, interroger leur mémoire historique et nous interroger sur son usage psychologique et social, telles furent nos préoccupations pour cet article. Ces recherches, nous les articulons dans un projet plus vaste d'étude des images de l'éducation et de la culture telles que nous les avons appréhendées auprès d'un millier d'ouvriers de l'industrie, au cours d'enquêtes [3, 4, 5] menées en France entre 1958 et 1962. Au seuil de cet article, nous devons dire l'impulsion que nos recherches ont reçues d'un historien des travailleurs, le professeur Marcel David. C'est de lui que nous tenons cette idée d'articuler en quelque sorte pour la période contemporaine nos recherches personnelles aux travaux de Georges Duveau, en œuvrant plus dans le domaine de la psychologie sociale [5] que dans celui de l'histoire à proprement parler.

Interrogeons donc ces ouvriers de l'industrie sur ce qu'ils disent d'eux-mêmes, observons qui parle de l'histoire et de quelle histoire, écoutons comment ils en parlent et pourquoi.

1. L'INTÉRÊT POUR L'HISTOIRE

Peu d'ouvriers disent spontanément porter un intérêt soutenu à l'étude ou à la connaissance de l'histoire ; leurs réponses définissent par le reste ce qui leur apparaît relever de l'histoire : ce qui n'est pas dans le champ de leurs problèmes *actuels* et qu'ils définissent comme surgissant dans le domaine des sciences et de la technique, de l'économique et du social, du politique et de l'idéologique, de la littérature quelquefois. L'histoire est le passé, le présent est l'actuel, lieu de leurs intérêts majeurs. Avec cette absence d'intérêt spontané pour l'histoire contraste leur double curiosité pour l'historique et les histoires. Le passé prend alors fonction de mémoire pour le merveilleux et pour un usage culturel ordonné à la manifestation de l'existence sociale. Pour une minorité, nous verrons laquelle, l'histoire, l'historique et les histoires sont dans leur mémoire ordonnés à l'expres-

(1) Celle de Lamartine dans sa lettre à Chapuis-Montlaville : « Un catéchisme et des chansons, voilà leur régime ! »

(2) Cité par H. MARROU, *op. cit.*, p. 247.

sion active de leur relation avec un environnement à comprendre *et à transformer* ; ce qu'ils trouvent dans l'histoire est cela même qu'ils y cherchent : des repères, des signes de leur permanence, des justifications pour leur action sur l'actuel.

Mais pour la plupart ? A scruter ce qu'ils disent de leur activités, de l'écoute de la radio, de la télévision, de la fréquentation du cinéma, de la lecture des magazines et des livres, qu'apprenons-nous sur l'usage qu'ils font de l'histoire ? Que, d'abord, l'histoire a généralement pour eux l'attrait d'une matière que l'on peut posséder, et dont on peut jouer : dans les jeux radiophoniques ou télévisés, dans les articles de vulgarisation et dans les romans d'imagination, dans les films et les spectacles qui l'utilisent comme décor d'une intrigue intemporelle : celle des amours des héros et des guerres. Dans ce bazar des occasions manquées ou réussies, l'histoire débitée en histoires est la servante généreuse des candidats érudits « dominant leur affaire », des écrivains « dont la mémoire est infaillible », des « enchanteurs et des illusionnistes », à qui « l'on peut faire confiance pour se détendre ». Qualités précieuses que celles d'une telle servante : sa générosité récompense et le travail tendu du reteneur encyclopédique et le plaisir vagabond des imaginations mobilisées par les préoccupations pour l'actuel. Si l'histoire donne des leçons, au moins l'élève peut les utiliser pour la parade et pour le rêve. On comprend que sa place n'est que tracée en filigrane, rarement en clair, presque toujours en contre-champ, dans les définitions des intérêts avoués : ceux-ci sont constitués pour la sauvegarde du réel social, et les intérêts non avoués pour l'histoire sont constitués pour la sauvegarde de la fonction de l'irréel. Pour la plupart des ouvriers, l'histoire est de l'irréel, et ses employeurs l'habillent d'ailleurs ainsi pour le spectacle, pour le plaisir du mouvement et de la déformation : l'industrie culturelle et sa publicité l'apprête pour une telle consommation [5, 6]. L'histoire est de l'ordre du faux, du trompe-l'œil, du presque juste. Ainsi dégustée, au même banquet que celui de la culture de représentation, l'histoire nappée d'historique et, comme le disent les ouvriers, « d'époque, d'authentique, de véridique » mais aussi « de fantaisie, de particularités, d'anecdotes, d'un peu de sel et d'histoires assez croustillantes », cette histoire est piégée dans l'inséparable cercle des besoins d'images et des fabrications de miroirs.

Mais ne nous voici pas revenus à cette critique morale de l'histoire, que nous faisons résider dans « cette zone périphérique où la connaissance historique se dégrade en vanité » selon l'expression de Marrou [2] ? Le même historien a cependant montré la valeur d'une pure curiosité, en ce qu'elle est aussi découverte de l'altérité ; mais cette découverte ne requiert-elle pas la capacité de saisir l'autre ailleurs que dans les images que nous nous en donnons dans une relation qui finit par exclure l'accès à l'autre différent de soi, même et autre ? Il semble bien que la forme et le contenu que prend la culture contemporaine facilitent cette synchrèse et la contamination constante de l'imaginaire par le réel et du réel par l'imaginaire. Edgar Morin [6] a tenté de montrer que la culture de masse dans laquelle nous plongeons et par laquelle nous réinterprétons l'histoire « correspond au

réel actuel — y compris les besoins imaginaires du réel — et c'est pour cela qu'elle est vivante et conquérante » (p. 223). L'ordre du trompe-l'œil historique est alors l'ordre normal dans la culture de masse, dans la mesure où « les participations imaginaires et les participations à la vie réelle, loin de s'exclure, s'entretiennent » (p. 233). La critique moraliste de la curiosité historique s'estompe devant l'analyse psychologique et culturelle de l'usage de l'histoire aujourd'hui. Retenons encore ce qu'écrit Marrou dans son essai : non seulement la curiosité, si gratuite qu'elle paraisse, implique en son noyau une valeur existentielle que le psychologue ne peut ignorer, mais aussi à supposer que l'histoire ne soit « comme on l'a définie quelquefois que cette « contemplation esthétique des singularités », elle ne serait pas sans utilité, sans fonction culturelle... Envisagée sous cet angle, l'histoire apparaît comme un répertoire d' « histoires », bonnes à raconter, un répertoire magnifique, d'une inépuisable richesse » (p. 248) ; et plus loin : « j'assignerai de la sorte à l'histoire, comme une de ses fonctions essentielles, cet enrichissement de mon univers intérieur, par la reprise des valeurs culturelles récupérée dans le passé ». Comme Bachelard ailleurs [7], Marrou ne plaide-t-il pas ici pour la fonction nécessaire, et créatrice, de l'irréel dans l'usage de la connaissance de l'histoire ? Mais qu'advient-il de l'adaptation à l'actuel lorsque la fonction du réel a basculé tout entière du côté de la fiction et de l'imaginaire ?

Posons aux ouvriers la question clairement : « Y a-t-il une période ou un aspect de l'histoire qui vous intéresse et que vous aimeriez connaître ? » 56% des ouvriers répondent par l'affirmative. Les réponses négatives n'expriment pas toutes un mépris pour l'histoire mais plutôt un manque généralisé de curiosité. Restent 14% des réponses qui manifestent soit une répulsion à l'égard de l'histoire (immorale, scandaleuse), soit un mépris à l'endroit de son objectivité et des conditions de sa connaissance et de son usage (mensongère, trompeuse, opium pour le peuple). Reconnaissons dans ces 14% une majorité d'ouvriers instruits, qualifiés, syndicalistes, bref une sous-population généralement curieuse et active : nous ne pouvons les confondre avec ceux qui ne manifestent aucun intérêt pour l'histoire. Leur refus est un refus de l'histoire aussi bien qu'un refus des images, sur lesquelles ils projettent leurs propres craintes, par fidélité à l'utopie qui se profile devant eux : univers délivré de la guerre, du mensonge, de toutes les falsifications. Nous les retrouvons élaborant une société de parfaite égalité et de parfaite compréhension mutuelle. Seule cette image proversive les intéresse vraiment.

La majorité se compromet avec l'histoire refusée par ces purs rigoristes. Et nous trouvons parmi cette majorité une proportion significativement (3) plus élevée d'hommes que de femmes (d.s., 001) d'ouvriers instruits au-delà du C.E.P. que de peu instruits (d.s., 001) de syndicalistes que de non syndiqués (d.s., 05).

(3) Différence significative testée à l'épreuve du X^2 : nous ne donnons que le seuil de rejet de l'hypothèse nulle.

Au total, manifestent un intérêt pour l'histoire : 56% des ouvriers répartis ainsi :

ouvriers : 61% ;	ouvrières : 41%
+ C.E.P. : 71% ;	= C.E.P. : 62% ; — C.E.P. : 42%
Ouvriers syndiqués et responsables : 70% ;	adhérents : 62% ; non syndiqués : 53%

2. LA MÉMOIRE HISTORIQUE

Les périodes de l'histoire le plus souvent retenues par les ouvriers sont les suivantes, par ordre d'importance décroissante :

Napoléon et son époque : 24% des « amateurs » d'histoire leur portent intérêt, et surtout à la figure du petit caporal et de l'Empereur : personnage dont la réussite « extraordinaire » intrigue, excite, soulève la passion plus que sa politique. Héros d'une promotion quasi miraculeuse, sa légende intéresse plus que les faits, la sympathie qu'il inspire favorise une sorte d'admiration pour « ce bonhomme du commun ». Ce jeu de mots exprime à lui seul beaucoup plus que tout autre commentaire sur ce que représente pour les ouvriers l'histoire de Napoléon : amours, puissance guerrière, promotion sociale. Cette période exerce un égal attrait sur les hommes et sur les femmes ; les niveaux d'étude des ouvriers font varier leur intérêt, plus fréquent chez les plus instruits, très sensibles à la personnalité volontaire du petit caporal. Les niveaux de syndicalisation affectent aussi les réponses : les plus engagés sont les moins désireux de connaître le personnage et son époque.

Les Rois de France et en particulier Louis XIV : 21% des ouvriers « amateurs » d'histoire mentionnent cette époque, les visages rendus familiers par les manuels d'école, la légende et le cinéma ; les figures d'Henri IV et de Louis XIV notamment sont pour ces ouvriers les figures mêmes de la grandeur brillante à la fois bon enfant et autoritaire. La critique pourtant est de mise : le peuple était pauvre, les rois anti-« démocratiques », mais ces critiques sont des excuses pour l'attrait dont les ouvriers sont comme les victimes, tributaires tantôt des traditions provinciales (à Toulouse, à Agen), tantôt des gloires nationales « car, Louis XIV, ce fut quand même la France... » Mais les ouvriers n'en disent plus : autant ils commentent leur goût pour une autre période ou un autre aspect de l'histoire, autant la monarchie les rend soit à une justification sommaire, soit à un strict commentaire : « c'est comme ça, ça me plaît... »

Cette période est particulièrement prisée par les femmes ; la différence dans les fréquences de choix est, comparée à celles des hommes, statistiquement significative (d.s., 10). C'est aussi une période qui intéresse les plus instruits, par ses aspects sociaux surtout ; chez eux les justifications les plus fréquentes sont : celles de l'intérêt culturel, provincial, national. Au contraire, aucun adhérent responsable ne cite cette période.

L'Antiquité (Rome, Grèce, Egypte, Palestine) et la Préhistoire intéressent 20% des amateurs pour des raisons qui apparaissent fort variées : dépaysement, goût pour la beauté des paysages, pour l'intensité des sentiments et l'étrangeté des mœurs (barbares, esclaves, foi ardente) beauté physique des hommes et des œuvres d'art, désir de connaître l'origine « de nos sociétés ». Ces justifications sont très souvent liées à la mention de l'intérêt suscité par le cinéma pour ces époques. La même aura nostalgique cerne la Préhistoire pour 5% des ouvriers : ils expriment leur curiosité et leur regret pour « une époque où l'homme vivait en étroit contact avec la nature, dans des situations naturelles, même quand elles étaient difficiles ou dangereuses... » ;

Ce regret partagé à propos de l'Antiquité pour un ancien âge d'or, pour une vie primitive « qui a disparu avec les machines », est mêlé d'intérêts plus « *objectifs* » pour « l'apparition de la vie, des outils, du langage, de l'art... Lascaux, les premières maisons... » Thèmes et intérêts plus fréquemment répandus chez les plus instruits (d.s., 001), chez les ouvriers les plus engagés dans le syndicalisme (d.s., 02), chez les femmes (d.n.s.)

L'époque « Contemporaine » retient l'attention de 16% des amateurs : trois grands motifs partagent l'intérêt pour cette époque :

les problèmes sociaux politiques et économiques : ces problèmes sont signalés par les commentaires suivants, les seuls qui indiquent un usage de l'histoire pour l'actuel : « afin de comprendre où l'on en est et où l'on va... » « quel sera notre sort... le sort de l'ouvrier... », « interroger le passé d'il y a cinquante ans pour savoir ce qu'on est devenu... » (6%) ;

le progrès technique et scientifique que l'on s'accorde (3%) à considérer comme exceptionnel depuis trente à cinquante ans et que l'on interroge aussi pour comprendre l'actuel ;

les guerres, essentiellement le déroulement stratégique, militaire et diplomatique de la guerre de 1914-1918 (6%), et la dernière guerre est interrogée dans ses aspects idéologiques et politiques, surtout à propos de la Résistance (2%).

L'époque contemporaine retient l'attention des hommes autant que celle des femmes, mais davantage celle des ouvriers les moins instruits ; il convient de préciser que les moins instruits, généralement parmi les plus âgés, portent significativement un intérêt plus marqué pour les guerres, spécialement celle de 1914-1918. L'appartenance syndicale affecte particulièrement les deux premiers motifs d'intérêt pour l'époque contemporaine : les problèmes sociaux et politiques, ceux de la signification du progrès technique et scientifique sont soulevés plus fréquemment par les adhérents à un syndicat, plus encore lorsqu'ils ont une responsabilité à assurer.

La Révolution de 1789 retient l'attention de 14% des ouvriers qui se sont déclarés intéressés. Double attention : et à la Révolution et aux acteurs « fabuleux, puissants, énergiques, volontaires, tenaces, brillants... » qui l'ont faite. Ce sont des hommes, non des groupes sociaux,

comme le remarque un ouvrier très critique à l'égard de « la présentation scolaire et bourgeoise de la révolution » : Robespierre, Marat, Danton, Saint-Just, Mirabeau. Deux dates sont retenues parmi d'autres : le 14 juillet et la nuit du 4 août. L'intérêt pour 1789 est un intérêt engagé. C'est aussi un intérêt des ouvriers plus que des ouvrières (d.s., 05), et des ouvriers les plus instruits (d.s., 05) et les plus engagés dans le syndicalisme (d.s., 01).

Les Révolutions postérieures à 1789 et l'histoire du mouvement ouvrier intéressent 7% des amateurs : dates, événements, institutions les plus cités sont : 1830, 1848, la révolte des Canuts, la Commune, la Révolution Soviétique, 1936, les débuts du syndicalisme et la création de la C.G.T., 1945-1953, la création des Comités d'entreprise, les scissions syndicales. Les noms qui sont retenus sont ceux de Pelloutier, Merrheim, Jaurès, Blum, Thorez. Cette période et ces aspects de l'histoire retiennent plus fréquemment l'attention des ouvriers que celle des ouvrières, des sujets les plus instruits et surtout celle des adhérents et des responsables syndicalistes ; nous aurons à revenir plus précisément sur ces indifférences et sur ce genre d'intérêt.

Le Moyen Age intéresse 6% des amateurs, la plupart par romantisme du château-fort, du costume, de la croisade et de la chevalerie, images télescopées et syncrétisées dans la mémoire cinématographique ou littéraire des ouvriers. Pour cet intérêt, beaucoup de femmes, de gens moyennement instruits, peu engagés dans un syndicat.

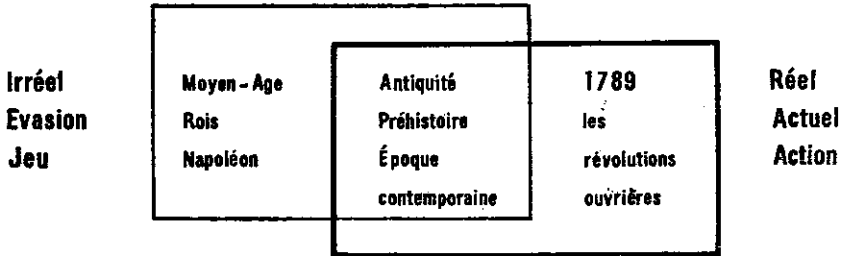
D'autres périodes retiennent encore l'attention des ouvriers : la guerre d'Espagne, la vie de grands personnages (Richelieu, Charlemagne, Marco-Polo, Jaurès, Hitler, Jeanne d'Arc...), la Renaissance et Gutenberg, l'histoire d'un pays (U.S.A., Allemagne, Russie), d'une province, d'une ville ou d'un village (natal).

Intérêts variés, exprimant au total deux attentes assez différentes : la première est de trouver dans l'histoire et par les histoires des motifs de rêve et d'irréel ; le choix des périodes ne se fait pas au hasard et certains ouvriers le révèlent eux-mêmes : nous n'avons fait que suivre leur commentaire. Périodes d'un passé proche ou, le plus souvent, lointain, rendues familières par le cinéma, le roman, le magazine, plus récemment par la télévision. De cet intérêt les ouvriers tirent double profit : l'un immédiat, pour leur vie imaginaire, l'autre potentiel et médialisé par le jeu culturel auquel ils peuvent prendre part comme spectateurs (à la radio, à la télévision) et comme acteurs (dans la conversation). Le choix même des périodes est riche d'information pour caractériser cette attente : périodes prestigieuses d'une réussite (Napoléon, l'Empire, les Rois et la Monarchie), période où se réfugient les anti-univers de la technique et du machinisme et du machinisme : Préhistoire, Antiquité, Moyen Age, « ailleurs » dotés de la plénitude et de la grâce dans les relations avec la nature, le beau, le noble. La seconde attente est celle d'un enseignement : d'une leçon pour l'adaptation au réel, à l'actuel. Ici aussi, l'histoire sert autant au savoir qu'au savoir être, autant à l'accumulation qu'à l'action que l'on veut plus efficace, or-

donnée à une tradition que l'on interroge, non sans inquiétude : révolutions, constitution du mouvement ouvrier, avènement de la technique et du progrès.

On pourrait dire ainsi, en schématisant à peine, que la mémoire historique est organisée par le couple des fonctions complémentaires dont parlait Bachelard [7] : fonction de l'irréel et du jeu imaginaire, fonction du réel et de l'action adaptative : chacune des périodes, retenues par la mémoire des ouvriers peut se ranger dans l'une de ces fonctions dominantes :

Figure 1



A chacun de ces choix de la mémoire historique correspondent des caractères de la population qui se répartissent ainsi :

Tableau 1. — Mémoire historique et caractères de la population.

Moyen age	Rois	Napoléon	Antiquité Préhistoire	Epoque contem- poraine	1789	Révo- lutions
F peu instruits non syndiqués	F peu instruits non syndiqués	— instruits non syndiqués	F très instruits adhérents et respon- sables	H très instruits respon- sables	H très instruits respon- sables	H très instruits respon- sables

Mais les choses sont-elles si simples ? Une période ne définit pas sommairement une attente vis-à-vis de l'histoire et un usage de celle-ci, ni même un usage ne se réduit pas à un seul usage : la plongée dans l'histoire matière de l'irréel fait surgir des questions alignées sur l'interrogation centrale du sujet dans son histoire : que signifie pour moi aujourd'hui, et pour l'autre dans son époque, tels événements, telles coutumes, telles idées, telles actions ? Questions qui nous ébranlent à leur tour assez profondément pour que nous nous gardions de classer sommairement les attentes des sujets dans des cadres trop rigides et définitifs. Car le passage est constant, bien que limité, entre l'attente ludique ordonnée à l'irréel et l'attente orientée par le désir de savoir « en vérité » et pour l'action. Limité, certes : par le niveau

d'étude trop faible, par l'absence d'engagement volontaire, syndical surtout. Ce que nous avons établi et vérifié tout au long de nos recherches, la profondeur de l'empreinte, l'extraordinaire dynamisation de l'acquis scolaire, social et professionnel par l'engagement volontaire, nous le vérifions ici une fois de plus : les plus « nantis » reçoivent et demandent plus, les moins riches atrophient leur maigre héritage : pluralité des intérêts historiques chez les plus nantis, pluralité des attentes et des usages vis-à-vis de l'histoire, pluralité des modes et moyens de connaissance de l'histoire.

3. MOYENS DE CONNAISSANCE DE L'HISTOIRE.

L'Ecole est encore la pourvoyeuse principale des moyens de connaissance de l'histoire. 43% des ouvriers se servent de leur manuel scolaire ou des livres scolaires de leurs enfants pour connaître la période ou l'aspect particulier de l'histoire qui retient leur attention. Ce moyen de connaissance est utilisé pour satisfaire les intérêts les plus variés, mais surtout pour l'Antiquité, la Préhistoire, le Moyen Age, les Rois et Napoléon ; presque jamais pour les Révolutions, guère pour 1789, en aucune façon pour l'histoire contemporaine. L'utilisation des manuels scolaires croît avec le niveau d'étude et d'engagement syndical (d.s., 001). L'ouvrage *savant* n'est utilisé par ces deux catégories d'ouvriers et concerne l'époque contemporaine, les Révolutions et le mouvement ouvrier.

Les jeux radiophoniques et télévisés constituent pour 20% des ouvriers des moyens pour connaître commodément l'histoire. Les principaux utilisateurs en sont ceux qui portent intérêt aux époques monarchiques, napoléonienne et à l'Antiquité. Les romans « historiques » lus par 18% des amateurs fournissent des connaissances sur le Moyen Age, les Rois, Napoléon, les guerres et la Résistance. Les ouvriers dont le niveau d'étude est supérieur au C.E.P. utilisent moins que les autres ce moyen de connaissance ; les syndiqués y ont moins souvent recours que les non-syndiqués. Les *revues de vulgarisation* historique (*Historia, Miroir de l'Histoire...*) sont pour 16% des amateurs un moyen de connaissance, souvent accessoire ou irrégulier, utilisé plus fréquemment par ceux des ouvriers dont le niveau d'étude est égal ou supérieur au C.E.P. et par ceux dont l'engagement syndical est nul ou faible. Le *cinéma*, grand pourvoyeur de connaissances sur le Moyen Age, l'Antiquité, la Monarchie, l'époque napoléonienne, les guerres et, plus rarement sur la Révolution de 1789, est considéré par 12% des ouvriers comme un moyen de connaissance de l'histoire ; ce sont les ouvriers dont le niveau d'étude est égal ou supérieur au C.E.P. qui ont le plus souvent recours à lui, mais jamais les syndicalistes responsables. Les *réunions* et les discussions sont des moyens d'information utilisés par 6% des amateurs, la plupart intéressés par l'époque contemporaine et par l'histoire du mouvement ouvrier ; ce moyen d'information est huit fois plus utilisé par les amateurs instruits (niveau d'étude égal ou supérieur au C.E.P.) et par les syndicalistes exerçant une responsabilité. Ces mêmes ouvriers sont aussi ceux qui ont le plus souvent recours aux *musées, expositions, confé-*

rences et pièces de théâtre, moyens d'information utilisés par 3% des amateurs.

Le tableau comparatif des moyens de connaissance les plus courants rapportés aux époques de l'histoire les plus prisées par les ouvriers montre que la distribution ne s'effectue pas au hasard.

Tableau 2. — Moyens de connaissance de l'histoire et mémoire historique.

Antiquité	Moyen âge	Rois	1879	Napoléon	Révolutions	Guerres	Pbs sociaux techniques etc.
manuels	manuels	manuels	manuels	manuels	ouvrages	ouvrages	ouvrages
jeux	romans	jeux romans	revues	jeux romans		romans	
cinéma	cinéma	revues cinéma	cinéma	revues cinéma		revues cinéma	
		musées			réunions conférences musées expositior théâtre		réunions conférences musées expositions thâtre

Nous observons en effet :

— que, jusqu'à la période napoléonienne, les moyens d'information font large place au jeu et à la fiction, sauf les manuels, référence « objective » pour les ouvriers, et que l'époque contemporaine et les périodes révolutionnaires sont connues davantage par les ouvrages scientifiques, par les documents consultés par les ouvriers eux-mêmes, et par la discussion ;

— que le roman, les jeux et le cinéma sont des moyens de connaissance presque toujours omis dans les intérêts révolutionnaires et contemporains, mais que les manuels ne sont pas utilisés non plus pour ces aspects de l'histoire, que l'intérêt pour ces questions requiert une plus large initiative de la part des ouvriers et un acquis scolaire ou une stimulation sociale et culturelle forte.

Cette dernière observation reçoit une confirmation dans le fait que tous ces moyens de connaissance de l'histoire sont davantage utilisés par les ouvriers au fur et à mesure que s'élève le niveau d'étude (d.s., 001) et d'engagement syndical (d.s., 01). Sur la base 1,00 qui correspond au niveau d'étude inférieur au C.E.P., les titulaires du C.E.P. utilisent 1,30 moyens d'information, ceux dont le niveau scolaire est supérieur au C.E.P. en utilisent 1,38 ; les non-syndiqués 1,03, les simples adhérents 1,06, les syndicalistes responsables 1,31.

Tableau 3. — Variation des moyens utilisés pour connaître l'histoire selon les niveaux d'étude et d'engagement syndical (% ; total supérieur à 100% en raison des réponses polythématiques).

	Livres manuels ouvrages	jeux radio TV	revues de vulga- risation	cinéma	romans	réunions	Total
= C.E.P.	41	18	11	8	22	1	100
+ C.E.P.	43	17	19	13	20	9	100
- C.E.P.	65	14	22	14	13	9	100
Non synd.	40	22	19	10	10	2	100
adhérent	48	13	16	12	7	10	100
Syndy resp. ...	67	17	12	0	6	17	100

L'importante source d'information que constitue les manuels et les livres scolaires et l'extrême sensibilité des réponses aux niveaux d'étude des ouvriers nous ont amené à examiner la place attribuée par eux à l'enseignement de l'histoire durant les années scolaires.

4. L'ÉCOLE ET L'HISTOIRE

L'école est d'abord pour eux la dispensatrice d'une méthode de penser et de connaissances de base ; elle est aussi le lieu d'une double préparation à la vie professionnelle et relationnelle. Parmi ces objectifs prioritaires, la place de l'histoire apparaît à première analyse intégrée à l'acquisition des connaissances de base, aux premiers rangs desquelles le maniement de la langue et du calcul numérique, puis les disciplines scientifiques et géographiques ; l'histoire vient en fin de liste. Ici encore, comme dans le tableau des intérêts majeurs dont nous faisons état au début de cet article, la place de l'histoire est minimisée par rapport aux intérêts que les ouvriers eux-mêmes qualifient de « vitaux, nécessaires, indispensables, de base... ». Spontanément, dans la hiérarchie des connaissances scolaires comme dans celle des intérêts actuels, l'histoire occupe un rang parmi les derniers : l'urgence est ailleurs, à devoir la préciser. Même lorsque 42% des ouvriers estiment utile son enseignement à l'école, cette utilité est présentée comme celle d'un appoint de connaissances, à côté d'autres : apprendre de l'histoire. C'est, principalement, se constituer une réserve de savoir dans laquelle puiser « pour la conversation, les discussions, les études des enfants, pour mieux suivre un spectacle et ne pas rester sec... » La connaissance de l'histoire agrémenté le jeu social et la parade culturelle : histoires, anecdotes, biographies surtout : « C'est un joli plaisir que de savoir les épisodes de la vie des rois ou même la révolution, les épisodes cachés, on peut en parler à l'aise... Une date, un nom, c'est bon à savoir pour parler au lieu de rester dans le vague, on écoute toujours avec plaisir celui qui sait des tas de choses sur une époque... Cela remplit l'esprit, ce qui est bien agréable dans les conver-

sations avec les amis, les visiteurs et les relations... » Plaisir, agrément, satisfaction, cette histoire-là est utilisée pour une autre nécessité, difficilement avouable : celle d'être reconnue par les autres comme *socius* et *loquens*, comme cultivé. La hiérarchie des connaissances scolaires et des intérêts actuels est une hiérarchie qui contient un aveu permis, exprimable dans l'ordre d'une urgence unanimement reconnue : l'aveu du sentiment d'exclusion sociale. Mais l'histoire est utile à connaître dès l'école en ce qu'elle permet aussi de se situer personnellement et collectivement par rapport au passé, « comprendre où on en est, ce qu'on fait, si c'est un progrès, comment vivaient les anciens et comment je vis aujourd'hui » ; c'est encore « pour un ouvrier, pouvoir situer sa lutte dans l'histoire, voir si cela continue ce que les autres ont fait, avoir les moyens de comprendre pourquoi on en arrive là, les guerres, les conquêtes, ça ne se fait pas tout seul, ça doit s'expliquer et pour l'expliquer il faut connaître ce qui s'est passé dans le temps... » Que les justifications de l'utilité d'un enseignement de l'histoire soient le plus souvent, dans les deux tiers des réponses, des justifications pour l'agrément social, rien à cela d'étonnant si l'on examine le niveau scolaire des ouvriers qui les fournissent : peu instruits, ayant peu fréquenté l'école, d'origine sociale agricole ou ouvrière, généralement non syndiqués. L'utilité n'existe qu'en fonction de leur propre désir de promotion sociale et culturelle. Inversement, les sceptiques sont plus souvent dotés d'un niveau scolaire égal ou supérieur au C.E.P. ; lorsqu'ils trouvent une utilité à l'enseignement de l'histoire, c'est en raison d'un usage appris et éprouvé de celle-ci pour leur propre gouverne : bons élèves, ils savent en tirer des leçons ou récusent les maîtres qui la leur ont apprise : « ... finalement, ça ne me sert guère dans mon travail, ce n'était pas assez bien enseigné pour que je puisse m'en servir et me conduire... c'est tellement difficile de savoir la vérité, comment les choses se sont passées réellement ; bien sûr, cela fait réfléchir et ce n'est pas si mal, mais dire que c'est utile, je ne le dirais pas... on peut toujours apprendre ça après, quand on a reçu les bonnes bases d'instruction, et puis il faut voir ce qu'on nous a appris, ça fausse le jugement, rien sur les révolutions, sauf la grande, de 89, mais après... tout sur les grands, les rois et les ministres, et leurs femmes et les guerres, on ne peut pas dire que ce soit bien utile ni même moral »... Ne reconnaît-on pas dans ce commentaire assez typique la critique de l'enseignement de l'histoire que les ouvriers de 1848 formulaient déjà, au nom d'une morale et d'une utilité sociale révolutionnaires ?

Les réponses franchement négatives condamnent sans appel son utilité en raison de la partialité de l'enseignement, de son impuissance radicale à faire avancer la compréhension de l'actuel (« les Anciens sont pour nous des étrangers »), de sa fascination sur les masses désireuses de légendes, de la priorité vitale d'autres connaissances. Ce sont là des réponses d'ouvriers généralement instruits, syndicalistes, très critiques d'une manière générale à l'égard de l'école dont ils reconnaissent comme malgré eux avoir reçu les éléments de base, méthode et connaissances, qui permettent leur critique. Ce sont les plus nombreux à dénoncer le manque d'objectivité des manuels scolaires et à

recourir pour connaître l'histoire à des moyens documentaires plus « objectifs » (ouvrages, expositions, musées, conférences).

Tableau 4. — *Utilité de l'enseignement de l'histoire à l'école primaire. Variation des réponses selon les niveaux d'étude.*

	utile	peu utile	inutile	total
— C.E.P.	53	28	19	100
= C.E.P.	35	30	35	100
+ C.E.P.	33	45	22	100

Le scepticisme augmente de façon significative (d.s., 05), lorsque le niveau d'étude s'élève.

Bien que l'enseignement de l'histoire reçu à l'école primaire soit assez largement contesté dans son utilité (58%), mais moins dans son objectivité (43%), les ouvriers élaborent peu de solutions propres à donner à cet enseignement un statut plus satisfaisant. Comment enseigner ? 44% d'entre eux proposent une solution, une suggestion. La moitié propose de centrer l'enseignement uniquement et précisément sur l'histoire contemporaine, de la Révolution de 1789 à nos jours en insistant particulièrement sur l'histoire du travail et des travailleurs. Il s'agit là d'ouvriers jeunes, instruits, souvent syndiqués. Les autres souhaitent soit une histoire anecdotique qui satisfasse leur goût de la connaissance ornementaliste et ludique de l'histoire, ordonné aux relations sociales, soit une histoire des grandes dates et des grands personnages, des grands faits saillants, appris par cœur et ancrés ainsi dans une mémoire utilisable pour l'éducation des enfants et la réussite aux examens. Les ouvriers de ce second groupe ne limitent pas la connaissance de l'histoire à une époque où à un aspect particulier : tout leur paraît utile dans la mesure où une présentation adéquate des connaissances les leur rend utilisables non pour leur propre gouverne, mais pour leur réussite dans un rapport social et culturel imposé par les autres : nous retrouvons ici majoritairement le groupe d'ouvriers « déprimés » (des femmes, des gens peu instruits, peu qualifiés, peu syndiqués). Ce groupe est aussi celui qui fournit le plus d'ouvriers ne proposant pas de suggestions. La pauvreté des solutions signale ici encore une crise plus générale de la participation critique et créatrice des ouvriers à la culture, non seulement à la culture de la société globale, mais encore à celle de la classe à laquelle ils sont affiliés. C'est ce que découvre l'analyse de leur connaissance de l'histoire du mouvement ouvrier.

5. L'HISTOIRE ET LE MOUVEMENT OUVRIER

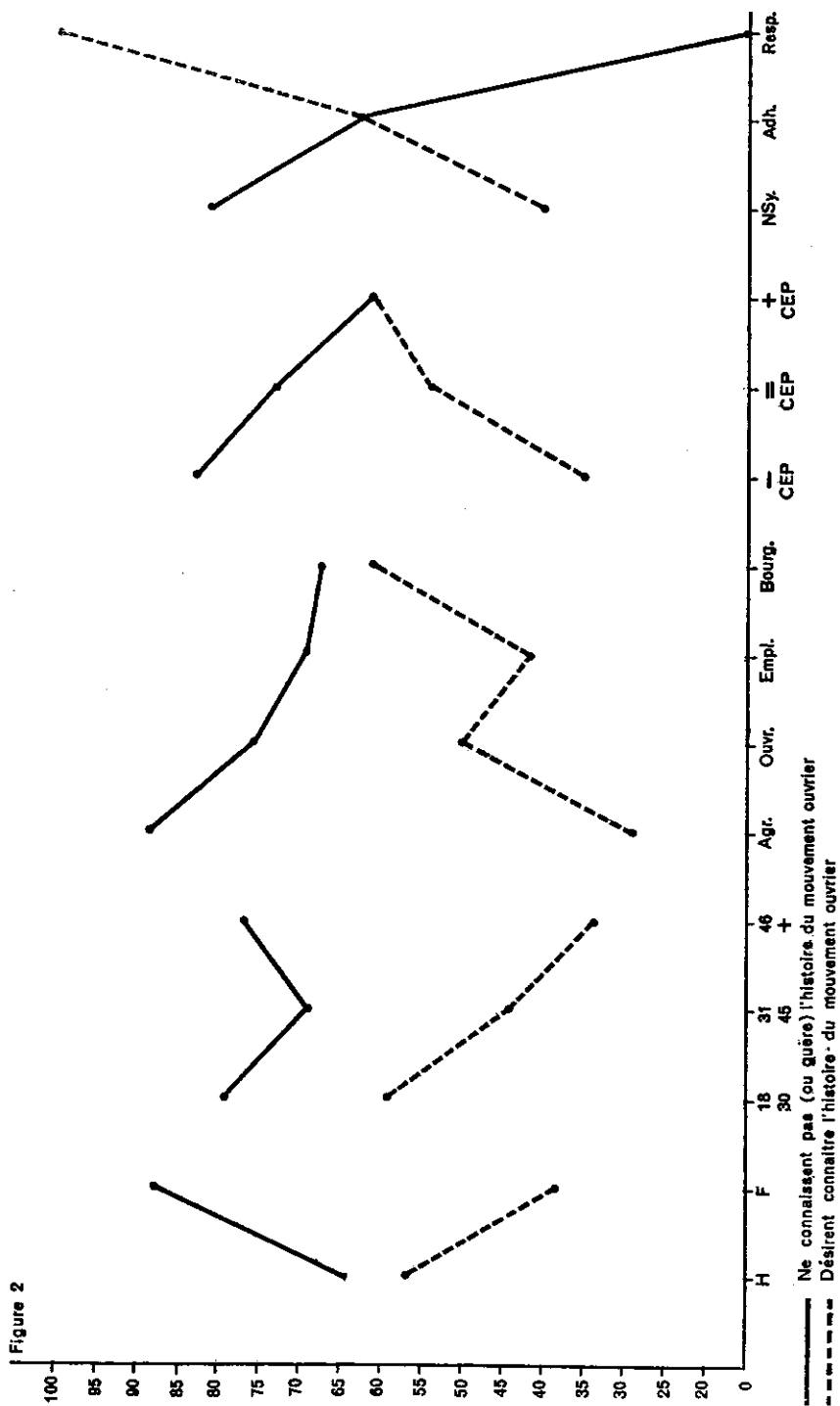
Nous examinerons successivement comment les ouvriers dans leur ensemble connaissent leur propre histoire et s'ils manifestent le désir de la connaître et comment les syndicalistes responsables dans le mouvement ouvrier [5], qu'ils soient eux-mêmes ouvriers ou non, connaissent et utilisent l'histoire, spécialement la leur.

5.1. Ouvriers et histoire du mouvement ouvrier

Une première constatation est que l'histoire du mouvement ouvrier ne semble connue que par une minorité d'ouvriers et très souvent grâce à l'expérience de leur engagement dans le mouvement ouvrier ; cette particularité fait que très peu d'ouvriers, hormis les syndicalistes, connaissent une histoire du mouvement ouvrier antérieure aux proches années de leur naissance : les sondages (non systématiques) que nous avons pu faire au cours des entretiens (1959) donnent à penser que bon nombre de jeunes ouvriers de 25 à 30 ans ne connaissent guère de choses sur 1936. La commémoration du trentenaire du Front populaire aura sans doute modifié cette connaissance aujourd'hui.

Au total, 25% des ouvriers déclarent connaître assez bien l'histoire du mouvement ouvrier et les événements les plus souvent cités sont dans l'ordre : 1936, la période de la Résistance et de la Libération (Sécurité sociale, allocations familiales, Comités d'entreprise), les scissions syndicales, la Révolution Soviétique de 1917, la Commune, les grèves de 1953. 62% des ouvriers disent ne rien connaître et 13% n'avoir guère de connaissances que vagues ou lacunaires.

La quasi-totalité des ouvriers qui déclarent connaître l'histoire du mouvement ouvrier manifestent le désir d'avancer dans cette connaissance. La moitié des méconnaisseurs désire aussi la connaître « pour mieux comprendre les progrès de la condition ouvrière (28%), parce que l'histoire du mouvement ouvrier fait partie des connaissances générales (14%), pour mieux se défendre dans les discussions, dans les grèves et les réunions publiques (6%). L'autre moitié ne désire pas entrer dans cette connaissance, justifiant rarement un tel point de vue, sauf pour manifester un désintérêt global, ou des griefs à l'égard de la partialité de la connaissance historique et spécialement celle-là. Au total, c'est près de la moitié de la population d'ensemble qui exprime à cette question le désir de connaître l'histoire du mouvement ouvrier. Nous ne pouvons pas, à ce propos, ne pas penser que nos questions ont, par le seul fait d'avoir été posées, modifié l'attitude des ouvriers : leur révéler à eux-mêmes l'existence d'une histoire du mouvement ouvrier était leur manifester qu'une autre histoire est possible, à côté ou à la place de celle qu'ils connaissent ; en témoignent des réactions de ce genre au cours de cette partie de l'entretien, de la part des « méconnaisseurs » surtout : « Où me renseigner pour connaître cette histoire ? — Je ne réalisais même pas qu'une histoire des ouvriers pouvait exister... — Bien sûr que cela m'intéresserait... — si je savais comment m'y prendre, il faut dire que c'est nouveau. » Combien de pareilles découvertes ? nous ne saurions l'évaluer précisément ; ce dont nous avons eu le vif sentiment, c'est précisément celui d'une révélation pour quelques-uns. L'attachement des intérêts ouvriers à d'autres périodes ou aspects de l'histoire prend alors une signification différente, et les modalités de sa connaissance, scolaire ou non, un relief saisissant. Mais ici encore se manifeste pesante la limite imposée à cette « révélation » par l'empreinte scolaire, l'origine sociale, l'engagement volontaire et le sexe. La figure ci-contre en montre le dessin très net. Dans l'ensemble, le désir de connaître est significa-



tivement plus répandu chez les hommes (d.s., 05), chez les plus jeunes (d.s., 001), les ouvriers originaires de la petite bourgeoisie (d.s., 10) et chez les ouvriers d'origine ouvrière comparés aux ouvriers d'origine agricole (d.s., 01), chez les plus instruits (d.s., 110) et les plus engagés dans le syndicalisme (d.s., 001). Plus net encore nous semblons-t-il est le fait quasi général que les sous-catégories qui fournissent le plus de « méconnaisseurs » de l'histoire du mouvement ouvrier fournissent aussi les moins désireux de la connaître. Nous reconnaissons ici un phénomène que nous avons décrit ailleurs comme un processus cumulatif culturel. L'environnement technique que connaissent les ouvriers, de même que la structure socio-économique de l'entreprise renforcent ce phénomène : dans l'électronique, le désir de connaître l'histoire du mouvement ouvrier est exprimé par 54% des ouvriers, contre 39% dans la papeterie et 20% dans l'alimentation ; dans les entreprises dont le statut est celui des Communautés de travail, les ouvriers sont beaucoup plus nombreux à exprimer un tel désir (75% en moyenne) que dans les entreprises traditionnelles qui leur sont comparables en type d'activité.

Quels sont les moyens de connaissance dont disposent ceux qui connaissent ou désirent connaître l'histoire du mouvement ouvrier ? Plus de la moitié d'entre eux disent ne pas en détenir et le déplorent. Les autres citent les ouvrages scientifiques et les publications syndicales (26%), les discussions entre camarades de travail (20%), les réunions et les sessions syndicales (17%), les associations culturelles et les partis politiques (5%). Tous ces moyens sont d'autant plus fréquemment utilisés ensemble que les ouvriers connaisseurs ou désireux sont engagés dans le syndicalisme. Ainsi la connaissance du mouvement ouvrier est une connaissance qui se heurte à l'absence de moyens de connaissance ou bien alors qui est circonscrite à des zones de relations et de contacts intérieures au mouvement ouvrier lui-même. Autant dire que cette connaissance est de fait exclue des circuits de la culture traditionnelle et officielle, bien que son support et sa motivation trouvent son essor dans cette culture, celle de l'école en premier lieu.

5.2. *Syndicalistes responsables et usages de l'histoire*

L'enquête conduite sur deux populations syndicales ouvrières constituées par 160 responsables ayant acquis une formation ouvrière supérieure nous permet de comparer les usages de l'histoire et la mémoire historique des responsables avec ceux de l'ensemble de la population ouvrière (4).

69% des syndicalistes responsables disent porter intérêt à une ou plusieurs périodes ou un aspect de l'histoire. L'intérêt va croissant avec l'âge et le niveau d'étude ; il est plus fréquemment répandu aux niveaux moyens de responsabilité (secrétaires ou membres de bureaux d'unions locales, départementales) qu'aux niveaux élevés

(4) Nous désignerons ici les éléments de ces deux populations (C.G.I., C.F.T.C.) enquêtées en 1961 par le vocable « Syndicalistes responsables » (Sy R).

(permanents, responsables de fédération) ; selon les catégories socio-professionnelles, il est le plus fréquent chez les cadres moyens et supérieurs de l'industrie et de l'administration, le moins fréquent chez les techniciens. De très faibles différences séparent les deux populations syndicales C.G.T. et C.F.T.C.

La définition des intérêts apporte des informations remarquables et différenciatrices : la période la plus fréquemment citée est la période *contemporaine* dans ses aspects techniques, idéologiques, économiques et sociaux : 40% des syndicalistes la désignent et plus souvent à la C.F.T.C. qu'à la C.G.T. (d.s., 01). Vient ensuite 1789, période intéressant 32% des responsables, 2,5 fois plus souvent les syndicalistes de la C.G.T. que ceux de la C.F.T.C. (d.s., 001). Les révolutions ouvrières et l'histoire du mouvement ouvrier sont mentionnées par 17% des responsables, trois fois plus souvent à la C.G.T. qu'à la C.F.T.C. (d.s., 001), l'*Antiquité* (13%, 2 fois plus souvent à la C.F.T.C.), puis la *Monarchie* (6%) le *Moyen Age* (6%) et l'*époque napoléonienne* (5%) sont mentionnés par autant de syndicalistes dans les deux populations. Comparés aux intérêts de l'ensemble des ouvriers, ceux des syndicalistes responsables sont essentiellement situés dans l'histoire récente et révolutionnaire :

Tableau 5. — *Mémoire historique de l'ensemble des ouvriers et des syndicalistes responsables.*

	Napoléon	Rois	Antiquité Pré- histoire	Contem- poraine	1789	Révo- lutions et mouve- ment ouvrier	Moyen Age	Total
Ensemble des ouvriers	24%	21%	20%	16%	14%	7%	6%	100%
Synd. Resp.	5%	6%	13%	40%	32%	17%	6%	100%

L'usage de l'histoire diffère aussi : la motivation ludique, le goût du vagabondage imaginaire sont généralement peu apparents, ou prennent les formes nobles, et contrôlées par le groupe, des utopies et des sociétés *futuristes*. 70% des syndicalistes c'est-à-dire tous ceux qui portent intérêt à l'histoire attendent de la connaissance de celle-ci une leçon utile pour l'actuel et le futur. Une différence à noter : l'attente d'une leçon est un peu plus fréquente chez les syndicalistes de la C.G.T. que chez ceux de la C.F.T.C. Pour environ 10% des autres, le désintérêt pour une histoire fallacieuse, scandaleuse, mensongèrement enseignée et invoquée, exprime qu'ils n'en attendent ni leçon ni distraction. 20% ne donnent pas d'avis qui permettent de connaître directement leur usage de l'histoire.

Par rapport à une telle attente, l'apprentissage scolaire ne peut que décevoir la plupart des syndicalistes : 60% d'entre eux estiment

insuffisant l'enseignement de l'histoire à l'école primaire ; qu'elles visent les qualités pédagogiques des enseignants ou l'objectivité des manuels, les critiques sont vives : « histoire tronquée, sectaire, peu ou pas ouverte au monde du travail et des travailleurs », histoire « en dates, en guerres, en héros monarchiques ou bourgeois », histoire de « l'ordre dominant, des exploitations qui passent pour des exploits », etc... L'accent de 1867 apparaît en maints endroits et le désir d'une histoire « moderne, vivante, qui parle à la masse et qui la concerne, qui montre son progrès grâce aux conquêtes du mouvement ouvrier et de la masse ». La masse ici remplace le peuple, mais l'histoire à écrire et à enseigner est encore une histoire optimiste et stimulante. La critique est la plus vive chez les responsables de la C.G.T. (67%) la plus régulièrement orientée aussi vers la dénonciation de la falsification de l'enseignement de l'histoire. Les syndicalistes de la C.F.T.C. font plus fréquemment des propositions éducatives de correction : conférences, ciné-clubs, expositions, diffusion d'ouvrages solides et bien présentés.

La connaissance de l'histoire du mouvement ouvrier est le fait de 90% des syndicalistes responsables (C.G.T. : 93%, C.F.T.C. : 87%). Tous émettent le désir de la connaître davantage. La connaissance de l'histoire du mouvement ouvrier croît avec la jeunesse des responsables et avec leur niveau de responsabilité. Les responsables employés sont ceux qui la connaissent le moins et qui s'estiment le plus souvent dépourvus de moyens de la mieux connaître. Ces moyens sont estimés défaillants par 30% de l'ensemble des syndicalistes responsables, qui souhaitent trouver des ouvrages faciles d'accès, largement répandus, et objectifs. La lecture est le moyen de connaissance de l'histoire du mouvement ouvrier le plus généralement (65%) utilisé par les responsables des deux populations. Les réunions, stages, conférences et discussions sont parmi les autres moyens de connaissance les plus souvent cités. La remarque que nous faisons précédemment à propos des moyens utilisés par l'ensemble des ouvriers attentifs à leur propre histoire vaut ici encore : la connaissance de l'histoire ouvrière passe largement par l'éducation dispensée par le mouvement ouvrier lui-même, rarement par d'autres canaux, le livre mis à part.



Les ferblantiers de 1867 demandaient que l'on enseignât dans les écoles l'histoire des peuples plutôt que celle des rois, une histoire philosophique, utilitaire et morale du Peuple, une histoire actuelle et maîtrisée. Cent ans après, cette requête est encore celle de bon nombre de responsables syndicalistes, désireux de connaître et de diffuser une histoire définie par son actualité pour l'action volontaire de transformation sociale et économique, par son utilité pour la réalisation des objectifs dont le mouvement ouvrier est le dépositaire, par sa moralité enfin, c'est-à-dire la conformité entre la réalité retenue, construite et enseignée, et un certain ordre de projet sur la réalité.

La « masse » des ouvriers utilise l'histoire et ses produits pour une autre sorte de satisfaction : pouvoir l'utiliser à des fins moins

« historiques », plus immédiates et largement conditionnées par leur mode d'existence sociale dans le travail, les relations quotidiennes avec autrui, le jeu et la parade sociale. L'usage de l'histoire se définit dans la consommation et la compensation imaginaires pour les ouvriers du groupe de « retrait » (femmes, peu instruits, peu qualifiés, âgés, non syndiqués). Ce groupe défini par l'*extrodétermination* de la plupart d'entre eux est très sensibles « aux actes et aux désirs des autres », selon l'expression de Riesman [8] ; les mass media informent davantage leurs connaissances et leur mémoire s'organise pour le jeu des relations où ils doivent être acceptés par le partenaire social ; le groupe de « progrès » (ouvriers instruits, qualifiés, jeune ou d'âge moyen, syndiqués, responsables) constitue une catégorie partiellement *introdéterminée*, principalement celle des syndicalistes responsables : l'usage de l'histoire est pour eux ordonné au projet contrôlé par le groupe syndical et leur mémoire s'organise en conséquence. Mais la plupart des ouvriers du groupe de « progrès » sont en fait des ouvriers en mouvement et en recherche : recherche de leur propre rôle sinon de leur statut social, d'un sens à leur temps, d'un sens à l'existence des autres ; ils posent des questions à l'histoire, non sans faire preuve à son égard d'un certain scepticisme que ne connaissent ni les syndicalistes (bien que critiques) ni les ouvriers du groupe de « retrait » (peu intéressés par les « leçons »).

Nous pourrions résumer dans un tableau ces analyses, en les complétant par les résultats d'un examen plus précis des représentations de la culture chez les ouvriers français [5] :

Tableau 6. — Usages de l'histoire et directions des usages.

		Usages de l'histoire	
		« Essentiel »	« Relationnel »
DIRIGÉ VERS :	Soi	1) érudition-stockage acquisition	4) compensation et consommation imaginaire
	Autrui	2) connaissance de l'Autre	5) Définition de son propre statut et accès à sa propre expérience par la communication avec les « autres »
	Société	3) Action transformatrice, saisie d'un sens conforme aux normes d'action du groupe d'appartenance	6) intégration sociale. Conformation des conduites et du savoir par rapport à des groupes de référence

L'usage que nous appelons ici « essentiel » se caractérise par la recherche d'un sens univoque, caché mais révélabl de l'histoire : les sujets intro-déterminés sont les plus nombreux à utiliser l'histoire dans cette direction (1, 2, 3) et leur mémoire privilégie les périodes révolutionnaires et les grandes manifestations mythiques susceptibles de les refléter eux-mêmes ou leur action. L'usage « relationnel » est celui que font de l'histoire la plupart des sujets extrodéterminés, cherchant dans celle-ci une rencontre avec un « différent » d'eux-mêmes

(4, 5, 6). Leur mémoire ne privilégie en principe aucune époque en particulier (car les Révolutions peuvent être utilisées pour vivre une relation, telle qu'elle se présente avec des « différents ») ; en fait, le Moyen Age, l'Antiquité, la Monarchie et l'époque napoléonienne sont des temps plus fréquemment affectés par l'usage « relationnel ». Cet usage, qu'il concerne le sujet lui-même, son rapport avec autrui ou avec la société, nous paraît pouvoir être caractérisé par les traits mêmes que E. Morin [6] attribue à la culture de masse, par « un blocage réciproque du réel et de l'imaginaire dans une sorte de somnambulisme permanent ». Il est probable que l'usage « essentiel » de l'histoire n'en est que plus renforcé chez ceux qui se reconnaissent la responsabilité de proposer un mouvement et un guide aux ouvriers.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- [1] DUVEAU G., 1948, *La pensée ouvrière sur l'éducation pendant la seconde République et le second Empire*, Paris, Domat-Montchestien.
- [2] MARROU H.J., 1956, *De la connaissance historique*, Paris, le Seuil.
- [3] KAES R., 1962, *Les Ouvriers français et la culture*, enquête 1958-1961, sous la direction de M. David, Paris, Dalloz.
- [4] KAES R., 1964, *Quelques attitudes ouvrières à l'égard de l'école et de l'enseignement*, enquête 1961, Strasbourg, Institut du Travail.
- [5] KAES R., 1967, *La Culture, son image chez les ouvriers français*, Paris, Cujas,
- [6] MORIN E., 1962, *L'Esprit du temps, essai sur la culture de masse*, Paris, Grasset.
- [7] BACHELARD G., 1957, *La Poétique de l'espace*, Paris, P.U.F.
- [8] RIESMAN D., 1960, *The Lonely Crowd*, Yale University Press. Trad. franc., *La Foule solitaire*, 1964, Paris, B. Arthaud.